

Esaïe 66, 18-21 ; Luc 13- 22-30 ; Hébreux 12, 1-4.5-13

Pour aujourd'hui, le lectionnaire propose trois textes difficiles, difficile chacun à sa façon.

Le premier est un extrait de la toute fin du livre du prophète Esaïe, texte qui date d'il y a environ 2500 ans. Ce que vous allez lire est un passage encourageant, mais découpé entre deux passages plutôt menaçants. Esaïe annonce que même parmi les peuples étrangers se trouvent des frères. Autrement dit : le peuple de Dieu dépasse les limites ethniques d'Israël. Evidemment, ces paroles ont encouragé les lecteurs chrétiens qui se sont reconnus dans ces frères accueillis en grande pompe dans l'alliance avec le Dieu d'Israël, accédant même à la fonction de prêtre.

Je vous lis Esaïe 66, 18-21.

La prédication portera surtout sur l'épître que je lirai en dernier. Dans l'évangile selon Luc nous avons la trace d'une parole assez énigmatique où Jésus répond à la question d'un inconnu « Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens sauvés ? ». Lire *Luc 13- 22-30*

La porte étroite est celle qui mène à la vie, Luc reprend ici une idée mieux développée par Matthieu. De l'ensemble, on peut déduire qu'entrer par la porte étroite correspond à pratiquer la justice. Des gens, qui ont pourtant écouté le discours du maître, qui ont mangé et bu avec lui, n'ont pas mis en pratique son enseignement et se retrouvent exclus de sa maison qui apparaît comme une image du Royaume. Peu avant la fin, le verset 29 rappelle le passage d'Esaïe : on viendra de partout et de loin pour s'installer à la table du Royaume, comme les frères issus des nations étrangères qui se réuniront à Jérusalem.

Les premiers qui deviennent les derniers sont ceux qui frappent à la porte en vain, et les derniers sont les personnes venant de l'est et de l'ouest, du nord et du sud, qui seront accueillis en premier à la table du Maître. Toutefois, la conclusion laisse un espoir à ceux qui attendent devant la porte, car même les derniers finissent par trouver une place. Luc ne veut pas exclure la possibilité que tous trouveront une place dans le Royaume, même si Jésus est très remonté contre ceux qui commettent l'injustice. Le récit nous est transmis pour opérer une transformation, pour induire une conversion.

Venons-en maintenant à l'épître aux Hébreux 12, 5-13. L'auteur défend ce qu'on appelle aujourd'hui la violence éducative et c'est très malheureux. C'est une impasse, et je vais vous expliquer pourquoi.

Mais d'abord, écoutons le texte : Epître aux Hébreux 12, 5-13.

La défense de la violence éducative du père s'appuie sur deux références :

- D'abord, sur le livre des Proverbes, d'où est tiré le passage « Mon fils, ne prend pas à la légère la correction du Seigneur ... il donne des coups de fouet à tout fils qu'il agrée ».
- Puis, sur l'expérience commune. Au vs 9 nous lisons : puisque nous avons tous eu un père de notre chair qui nous corrigeait et que nous respections.

Voilà le drame. L'enfant respecte la personne qui le violence. Qu'est-ce qui se passe ? La violence parentale révèle à l'enfant que le parent est dangereux et pas fiable – d'ailleurs, la négligence est aussi une maltraitance. L'enfant toutefois ne peut pas se permettre cette rupture de confiance, car sa survie dépend de la personne qui le maltraite. Plutôt que de douter de l'amour du parent, l'enfant va douter de lui-même et de son propre ressenti. La rupture lui traversera le cœur, lui brisera le cœur. L'enfant va douter de sa propre dignité. Plutôt que de craindre l'adulte, il aura peur de lui-même. Vous aurez remarqué que l'épître ne pense ni aux mères ni aux filles, mais cela fonctionne pareil pour elles.

L'épître décrit avec précision comment des enfants apprennent à appeler « bien » ce qui leur fait du mal. Voilà comment des enfants apprennent à nier l'évidence pour pouvoir continuer à faire confiance à des adultes maltraitants. Voilà aussi pourquoi des parents ont continué à envoyer leurs enfants dans des écoles qui les rendaient visiblement malheureux, et que ces enfants ont mis des décennies à dire à en public ce qui les avait détruits.

Voilà la racine du mal systémique qui ronge notre culture. Tant que la génération des parents refuse d'admettre ce qu'elle a subi, elle reproduira le même fonctionnement.

Le fruit de la violence éducative n'est ni la paix ni la justice. L'auteur nourrit là un vain espoir, pour lui et pour ses lecteurs. Le fruit de ce modèle éducatif est une personnalité fragile et manipulable, et peut-être même manipulateur. Le fruit est une nouvelle génération d'hommes et de femmes coupés de leur intériorité, coupés de leur propre cœur vivant, esclaves de leur besoin de contraindre leur environnement ou esclaves du premier venu qui les manipule.

Les fruits de paix et de justice fleurissent quand au lieu de cet asservissement, on apprend à vivre un dialogue sincère avec ceux et celles qui nous entourent, sans chercher à dominer, sans chercher à manipuler.

Mais en fait, pourquoi l'épître s'est-il aventuré sur ces questions d'éducation ? Parce que l'auteur cherche à comprendre pourquoi Jésus est mort sur la croix. Lisons les quatre versets qui précèdent. Hb 12, 1-4.

L'auteur fait le lien entre les souffrances de Jésus Christ, Fils de Dieu, et la nécessité pour un père de châtier son fils. La doctrine qui défend que Dieu le Père aurait voulu la mort violente de Dieu le Fils est intimement lié à la doctrine éducative qui soutient que faire souffrir un enfant fait du bien à son caractère.

Cette façon de penser existe dans la Bible, et notamment dans l'épître aux Hébreux. Mais, il n'y pas que ça dans la Bible – si c'était le cas, je ne serais pas ici devant vous. Jésus dit : « tout ce que vous faites aux plus petits, c'est à moi que vous le faites ». La Bible est riche de plusieurs courants. A un moment donné, il faut faire des choix en son âme et conscience. La croix est un scandale, un grand malheur, et non pas une nécessité éducative. Le Dieu qui exige la mort en sacrifice de son fils ne peut pas être le Dieu d'Abraham et d'Isaac.

Comme je le disais la semaine dernière, quand la parole de Dieu est tranchante, elle tranche la confusion, elle libère. Elle est au service de la vie et non pas de la mort.

Nous aussi, choisissons la vie. Amen